

S Rien que pour vos yeux...

C

S

«Depuis toujours l'architecture a offert le prototype d'une œuvre d'art dont la réception s'opère distraitement et collectivement.(...) Il y a deux manières d'accueillir un édifice: on peut l'utiliser ou on peut le regarder.»

Walter Benjamin

L'idée de façade, quand elle n'évoque qu'une composition géométrique qui vient donner de façon théâtrale une figure au projet, ne m'intéresse guère. Que la façade appartienne à la ville tout autant qu'au bâtiment est incontestable. Mais que, de là, elle soit considérée comme autonome des autres contraintes du projet est un renoncement à un travail d'architecture qui serait une création globale. Certes les exemples abondent qui, de la place des Victoires à la rue de Rivoli, démontrent que la façade conçue comme un décor urbain a pu produire des espaces remarquables. Mais à ce compte là, la rue idéale est celle du théâtre Olympique de Vicence, et la vie en ville ne devrait être qu'une mise en scène nostalgique. La façade est un projet d'architecture à part entière quand il assume les enjeux multiples et contradictoires de l'urbanité, de l'usage et de la construction.

Pour le public, l'architecture reste avant tout affaire de façade: les débats, les approbations les plus éclatantes comme les oppositions les plus opiniâtres, n'ont pas d'autre origine. L'image de la façade assume la représentation du projet la mieux partagée par tous. Le dossier de permis de construire, en insistant de façon somme toute naïve, sur l'élévation et la couleur des matériaux, entérine la tradition d'une société où chacun fait chez lui ce qu'il veut, du moment que au dehors les apparences sont maintenues. La façade, comme le vêtement, manifeste une éducation et un sens des convenances: l'habit fait le moine. Visage public d'une architecture pleine d'urbanité, soucieuse de consensus et de permanence, la façade à l'alignement condamne tout changement à n'être qu'affaire de style.

L'éclatement de la ville contemporaine et les nouveaux modes de représentation -le cinéma par exemple- ont rendu caduque cette façon de projeter. Loin des beaux quartiers du centre, où quelques uns peuvent encore se livrer au jeu ancien et délicieux de l'écriture architecturale en s'alignant sur de providentiels acrotères et balcons voisins, il faut se trouver d'autres repères et d'autres inspirations. Dans le no man's land mouvant de la périphérie où se fabrique la ville vivante d'aujourd'hui, l'idée traditionnelle de façade ne me paraît pas opérante et on doit trouver ailleurs une légitimité à ce nécessaire «visage du bâtiment». Aux franges incertaines de la métropole, il faut se mettre à l'unisson des infrastructures, équipements techniques, complexes commerciaux et industriels qui se juxtaposent sans solution de continuité apparente. Parmi ces objets souvent géants, dont la relation à la ville n'est ni spatiale ni formelle, il ne s'agit pas de paraître mais simplement d'exister. La façade se soumet alors à la nécessité de s'inventer une présence.

S La façade comme image singulière et privilégiée du projet semble pourtant
C garder autant d'importance et sa sur-représentation masque les vraies
S recherches architecturales. Dans les concours, l'engouement exagéré pour
la perspective et l'image de synthèse traduit l'échec des idées face aux
procédés formels et aux modes. La modernité la plus excessive des moyens
de représentation ne sert qu'à dissimuler la nostalgie d'une architecture
du dessin façon «Beaux-Arts». En donnant l'illusion que quelques images
virtuosees sauraient traduire la réalité d'un projet, on oublie que la
réponse à un site et à un programme - l'invention de modes d'habiter
et de travailler correspondant à la culture actuelle - est le champ
d'investigation fondamentale de l'architecture. Et que pour communiquer
au préalable les idées essentielles, la façade est le dessin le moins
utile, et certainement le plus nocif. Au départ du projet, la façade est
là bien sûr, mais de façon implicite. Elle est cette limite tout de suite
esquissée entre la pièce et la ville, cette partition nécessaire entre
intérieur et extérieur; elle est aussi cette ligne où l'enveloppe et la
structure vont fusionner avec tous les autres éléments de la construction.
Le travail sur la façade est un travail de synthèse du projet: comment
pourrait-il être préalable?

De plus, la séquence entre les espaces publics et privés, au-delà de la
géométrie, suggère les usages: la façade n'est pas un non-lieu et on ne
saurait la concevoir seulement comme un capotage. Les rues des villages
du Sud le soir, avec leurs groupes de voisins venus chercher sur le pas de
la porte ou sur le balcon un peu de fraîcheur et des discussions, alignent
ces façades de masse et d'ombre auprès desquelles il fait bon se tenir.
Les tableaux de Vermeer décrivent, plus au Nord, une vie toute aussi
intense, mais recueillie dans les embrasures de hautes fenêtres, percées
dans des façades planes qui captent les subtils et continuels changements
de la lumière du ciel. Voilà pour le passé. Observons les usages tels
qu'ils sont aujourd'hui, ou tels qu'ils pourraient être, et imaginons une
façade qui soit une idée avant d'être une forme convenue.

La façade est aussi cette frange du projet où toutes les techniques se
rencontrent pour se résoudre, c'est le lieu par excellence de l'invention
constructive, qu'elle soit au service d'une rhétorique expressive, ou d'un
silence minimaliste. Mais l'architecture populaire - supposée banale -
s'est coupée de la culture technique et est devenue le consommateur passif
de produits standardisés. Les catalogues en quadrichromie de composants
industrialisés sont les sources d'une architecture en liberté étroitement
surveillée. A y regarder de près, l'inventaire apparemment illimité des
produits disponibles s'avère être la déclinaison ad nauseum de quelques
modules de base. Feuilletez les catalogues des murs rideaux et produits
verriers, des bardages et autres enduits, vous verrez respectivement
apparaître l'immeuble de bureaux en miroir, le hangar multicolore de la
zone industrielle, et l'immeuble de logement «ton pierre»: là sont les
façades des entrées de ville dont la monotone exubérance ne vaut pas
urbanité.

De même que les voitures toutes semblables ne nous font plus rêver à
l'exception de quelques unes inaccessibles, l'architecture du quotidien
prend l'uniforme façade de la pauvreté constructive, laissant à
quelques projets hors du commun, le rôle magnifique mais désespéré de
l'exception culturelle. Pourtant, la finesse d'une menuiserie, l'épaisseur

S d'une porte, le soigneux appareillage d'un mur, suffisent à donner
C leur noblesse aux façades des bâtiments les plus humbles. De même,
S l'inventivité des détails dans les bardages de certaines constructions
agricoles ou industrielles restent pour moi une référence de la façon
dont on peut détourner et transformer la banalité de certains composants.
L'industrie produit chaque jour des matériaux nouveaux qui laissent
entrevoir des enveloppes réellement innovantes. Pour cela, il faut
avoir le droit d'expérimenter. Mais cette liberté là aussi nous est de
plus en plus chichement comptée. Le composant de façade, livré avec son
assemblage imposé, est seul susceptible d'avoir la bénédiction du bureau
de contrôle qui veille au respect de normes toujours plus nombreuses. Leur
donnent tort à la fois l'éternelle jeunesse de constructions simples et
astucieuses, et le vieillissement misérable des fenêtres PVC et autres
enduits monocouche, pourtant dûment certifiés conformes.

Mais à l'heure de la télévision reine et d'internet, qui sort encore
le soir sur le pas de sa porte pour regarder la façade familière de
l'immeuble d'en face? Les architectes fuient un monde réel d'une pesanteur
et d'une lenteur devenues insupportables, préférant le vertige sans
mémoire du virtuel. Dans notre société du spectacle, la façade se veut
média et se couvre même d'écrans, d'images et de mots. Gageons que ce
sera bientôt dans l'évanescence et infinie iconographie du «web» que les
projets se donneront à voir, par-delà les frontières et les époques,
signes parmi d'autres signes. Le public de l'architecture, comme celui du
cinéma, ne sera plus alors que cet «examineur distrait» cher à Walter
Benjamin.

Jacques Ferrier